

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

UNE RELIGION NATURELLE.

[Suite]

Si aucune religion n'éta it vraie, comment se serait-on imaginé de supposer toutes ces fausses religions ? car l'erreur n'existe qu'autant qu'il y a une vérité dont on a abusé. Il faut donc que les hommes dans les commencements n'aient connu qu'une seule religion, d'où sont sorties toutes les autres ; c'est ce qu'attestent les écrits anciens : ils nous font partir où les hommes, après leur dispersion, commencèrent à altérer la vérité par leurs passions et nous font suivre le progrès des différentes erreurs. Plutarque fait mention d'une inscription gravée à l'entrée du temple de Saïs et comportant une idée de Dieu que ne désavoueraient ni le récit de Moïse, ni les chrétiens :

Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera,
Nul mortel ne soulèvera jamais mon voile.

Ainsi nul doute qu'une seule religion ait été d'abord admise par les hommes ; mais d'où leur est-elle venue ? En venant au monde, l'homme n'apporte aucune notion de vérité et ne possède que des facultés pour recevoir et cultiver celles qui lui seront présentées, vérités qu'il ne trouve que dans la société ; de sorte qu'il se fait de la société à nous une révélation de la vérité à mesure que nous pénétrons au milieu d'elle. Mais cette société des hommes s'est-elle donnée à elle-même la vérité dont elle est en possession ? — Comment en serait-il ainsi ? les individus sont incapables de la trouver sans la société et la société est formée de ces mêmes individus. Il faut donc qu'elle lui soit venue d'ailleurs ; car l'expérience prouve que l'homme élevé en dehors de toute communication avec ses semblables, reste dans une nudité intellectuelle complète, semblable au friche, qui ne saurait produire aucuns bons grains, sans qu'on y jette une semence.

De là, sans une première révélation, l'origine de la parole humaine est inexplicable ; et qu'est-ce que la parole, sinon l'expression sensible et comme le corps de la pensée ? Or la pensée n'est qu'une parole intérieure de l'esprit avec lui-même ; cercle vicieux d'où l'on ne peut sortir qu'avec le secours d'une révélation primitive, puisqu'il est d'expérience que les individus sans la société ne peuvent nullement inventer la parole . . .

Tout vient donc comme de concert proclamer une première révélation ; la génération de la vérité en général parmi les hommes, comme l'origine du langage ; la nature de la vérité religieuse en particulier, comme son mode de conservation dans les âges reculés, même à travers les

ténèbres de l'erreur ; l'impuissance naturelle de la raison humaine, sans l'aide de la tradition, plus le découragement et les aveux des partisans de cette raison, forcés de reconnaître avec Bayle qu'il faut aller chercher un autre guide que la philosophie, " LA LUMIÈRE RÉVÉLÉE " seule capable de fixer et satisfaire notre incertitude.

NÉCESSITÉ D'UNE SECONDE RÉVÉLATION.

Nous avons vu que les hommes, sans une révélation primitive, étaient dans l'impossibilité absolue de s'élever jusqu'à la vérité ; une seconde révélation n'était pas moins nécessaire. Dieu, infini en sagesse et en bonté, n'a pu créer l'homme intelligent, libre et raisonnable sans lui fournir les moyens sûrs d'arriver à la connaissance de ses devoirs et de sa fin. Or la religion naturelle ne présente pas des règles assez fixes et assez sensibles pour être découvertes par la généralité des hommes, comme l'expérience le prouve d'une manière bien palpable.

En effet, sous l'empire du polythéisme, quel spectacle offrait le genre-humain ? L'impiété en était venue au point que les lumières du paganisme, notamment Sénèque et Cicéron, traitaient de fable et d'ineptie la croyance aux souffrances réservées dans un autre monde : ce drier s'appuie même sur l'opinion générale de son temps. Ce n'était partout qu'horrible dépravation de mœurs, monstruosité affreuses, en un mot le *rationalisme* tendait à l'athéisme complet, bien loin d'annoncer un retour vers les antiques et simples vérités de la religion primitive.

Cependant, malgré ces obstacles, qu'il ne pouvait franchir par lui-même, comment est-il arrivé que le monde s'est trouvé tout-à-coup en possession de la vérité pure et de la plus haute perfection ? comment expliquer ce phénomène inexplicable si nous cherchons une solution en dehors d'une seconde révélation ? Le premier moyen employé une première fois, le fut donc une seconde pour redonner à la terre une vérité qu'elle avait perdue et dont elle s'éloignait toujours de plus en plus. Maintenant nous voilà en présence du christianisme qui doit nous apparaître comme un FAIT DIVIN, par cela même que les hommes étaient dans l'impuissance radicale de le concevoir.

Créé dans un état d'innocence et de bonheur, l'homme eut le malheur de déchoir de cet état par sa désobéissance à son Créateur, et par sa chute porta à lui-même et à toute sa postérité qu'il portait encore toute en lui, un coup terrible dont les contre-coups ont précipité tous ses enfants dans des maux sans nom-

bre. Il avait abusé de sa liberté ; la perte de cette même liberté fut le résultat immédiat de cet abus.

La faute de l'homme, étant infinie relativement à Dieu, la justice divine demandait à s'appesantir sur le coupable jusqu'à une entière satisfaction, de sorte que l'homme fini en tout n'avait plus de pardon à attendre, si une victime infinie ne se présentait à sa place. " La miséricorde de Dieu, qui voulait trouver place dans sa justice même, inventa le plus ravissant prodige de l'amour : un libérateur Dieu et homme a été promis ; Notre Sauveur Jésus-Christ a voulu amasser sur lui la faute de l'homme et épouser sur lui-même toute la justice de Dieu. "

Je sais que l'on aurait été en droit de me demander des preuves de la chute de l'homme avant de parler de sa réhabilitation, mais ces preuves trouveront place dans un article subséquent.

ELEUTHERIUS.

BEAU COMPLIMENT.

Durant le voyage de Louis-Napoléon dans le sud de la France, on avait placé audessus d'une rue par où il devait passer, une couronne de fleurs suspendue par une corde. Audessus était une inscription en grosses lettres : *Il l'a bien méritée*. Par malheur, le vent jeta la couronne par terre et il ne resta plus qu'un bout de corde avec l'inscription.

LE GLOUTON.

A son souper, un glouton
Commande que l'on apprête,
Pour lui seul, un esturgeon
Sans en laisser que la tête.
Il soupe : il crève. On y court,
On lui donne maints clystères,
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu ;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

La Fontaine.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. R. Ouellet.
Aucollège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté
J. B. BLOUIN, Gérant.